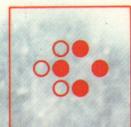


Renaud Camus

Aguets

Journal 1988



P.O.L

Aguets

DU MÊME AUTEUR

EGLOGUES

- I. *Renaud Camus, Passage, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.*
- II. *Denis Duparc, Échange, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.*
- III. 1. *Renaud Camus & Tony Duparc, Travers, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.*
2. *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert, Été (Travers II), Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

- Tricks, Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.*
- Journal d'un Voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.*
- Journal romain 1985-1986, Éditions P.O.L, 1987.*
- Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1990.*
- Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.*

Roman :

- Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.*
- Roman Furieux, Éditions P.O.L, 1987.*

ÉLÉGIES

- I. *Élégies pour quelques-uns, Éditions P.O.L, 1988.*
- II. *L'Élégie de Chamalières, Sables, 1989.*
- III. *L'Élégie de Budapest, in Le Voyage à l'Est (ouvrage collectif), Éditions Balland et La Maison des Écrivains, 1990.*
- IV. *Le Bord des Larmes, Éditions P.O.L, 1990.*

MISCELLANÉES

- I. *Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.*
- II. *Notes achriennes, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*
- III. *Chroniques achriennes, Éditions P.O.L, 1984.*
- IV. *Notes sur les Manières du temps, Éditions P.O.L, 1985.*
- V. *Esthétique de la solitude, Éditions P.O.L, 1990.*

Renaud Camus

Aguets

Journal 1988

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1990
ISBN : 2-86744-192-7

*à ce grenier, sa table,
ses fenêtres et la vue*

ہر کہی مایع خسارت بوجہی عشق باخت

سچ عشق خود صفا دی دل ایران ما

*Par des dessins imaginaires
tu tiens les veilleurs en éveil,
Mais tu accuses les images
qui défilent dans leur sommeil.*

Hâfiz

Vendredi 1^{er} janvier 1988, 4 heures. Que la vie est un roman, sans doute ; mais c'est un roman "moderne", où les intrigues se chevauchent, se perdent, se retrouvent éventuellement, et n'atteignent leur résolution, toujours provisoire, qu'au moment où toutes sortes d'histoires à la traverse ont fait accroire au malheureux lecteur, au vivant dérouter, que tel fil du récit, qu'il a peut-être oublié, s'était définitivement rompu. Or, pas du tout : le voici qui reparait dans la trame, quand on attendait, désespérément peut-être, une tout autre résurgence...

Cette nuit, donc, *El Malagueno* ; il dort encore, à côté. Personne ne pourra nous reprocher, à lui ni à moi, d'avoir exagérément brusqué les choses...

La fête au café mexicain, où je me suis rendu sitôt célébré l'an neuf avec les amis, n'est pas allée, bien sûr, sans les travestis de rigueur, ni sans leurs approximatifs play-back. A ce propos, et des bas résille dans le public, des soutiens-gorge et des boas, et de tous les noms et adjectifs féminins qui gracieusement volettent entre moustachus et ginettes (il y a beaucoup de doubles appartenances), je ne puis faire état que d'une surprise renouvelée, et d'une indifférence qu'entame seul un vague dégoût. En revanche, c'est bel et bien la fureur la plus haineuse, horrible, qui pensa me faire me ruer, au Manhattan, vers quatre heures du matin, sur l'un au moins de quatre quadragénaires bourgeois et seiziémistes, arrivés en groupe, élégants et vulgaires, parlant fort des présents et des lieux comme si n'étaient parquées là que des espèces incapables de les entendre, ou bien des humanités dont les opinions, les sentiments, les susceptibilités, ne sauraient valoir qu'on envisageât un seul instant de les prendre en considération : les beaux messieurs n'aimaient pas ce qu'ils voyaient, et regrettaient bruyamment de

s'être laissés entraîner dans pareils et sinistres, disaient-ils, mauvais lieux : « Ça fait vieux Sida, disait l'un. — Oui, c'est une boîte globalement positive », renchérissait un autre avec esprit. Et tandis que je note ces deux phrases, maintenant, remonte en moi, prudente mais fraîche et joyeuse comme au matin des batailles, la même impérieuse pulsion de donner du poing. A grand mal lui ai-je résisté hier...

Christophe, le tendre Lillois, rencontré vers cinq heures du matin, m'a confié qu'il était « un peu maso ». Je m'intéresserais plus facilement, parmi les autres tendances dont il m'a fait l'aveu, à son goût marqué des uniformes. Il m'a proposé de venir me voir en treillis militaire, « mais sans les rangers », a-t-il précisé dans un grand et méritoire scrupule d'honnêteté, car ils manquent encore à sa panoplie. Très volontiers ; cependant il a semblé un peu déçu d'apprendre que je n'avais, moi, nulle tunique ou vareuse à revêtir pour la symétrie...

J. et moi parlions de Sade, à la Coupole, à midi. « Personne ne me fera croire que Sade est un grand écrivain », disait-il sans s'embarrasser de précautions. Loin de moi l'intention de me lancer dans cette entreprise. Mes sentiments sur la question sont provisoirement assez neutres. Quand j'étais jeune homme, dans les milieux barthésiens, le culte de Sade allait sans dire. Je n'y ai jamais sacrifié, retenu par l'indifférence à ce que raconte le marquis en général, et souvent par le dégoût. Michel Zeraffa, pour son cours sur les formes romanesques, nous avait fait lire les textes de Sade sur le roman, qui m'avaient paru parfaitement imbéciles, sans que j'eusse alors l'indépendance d'esprit de formuler, ne fût-ce que pour moi-même, j'en ai bien peur, cette opinion ; il n'est guère que les écrits de Mao Tsé-toung sur la littérature qui m'aient jamais paru d'une stupidité mieux trempée. Ceux-là, qui étaient absolument incriticables vers 1970, sont abandonnés aujourd'hui à tous les reniements ; tandis que la gloire de Sade n'est en rien ternie, bien au contraire, par les marches et contre-marches de la mode et de la pensée.

Il n'y a que Pasolini qui ait vu Sade comme je le vois. Barthes trouvait sa lecture « naïve ». J. avait vu *Salò* à la Pagode, dont il était sorti écœuré. Pour ma part, je n'aurai jamais le courage d'affronter ce film de nouveau, mais il m'avait semblé tout à fait admirable. Et la prose de Sade ne m'avait jamais paru plus belle que lue par les tragédiennes italiennes, en italien. Sur les vertus de Sade prosateur, je n'ai pas de conviction très arrêtée, mais seulement un préjugé plutôt favorable, qu'il faudrait confronter à des lectures nouvelles.

L'évidence est toujours la même, en tout cas : qu'il ne faut faire confiance à personne, et surtout pas à l'époque, au consensus partiel ou général, au ce-qui-va-sans-dire, pour se forger des opinions ; et qu'il faut être prêt à les réviser toujours.

Flatters, dont les idées connaissent une accélération frénétique, ces temps-ci, disait hier, non sans quelque provocation plaisante à mon endroit,

je suppose, mais avec un certain degré de sérieux, néanmoins, que Dubuffet, tout compte fait, était sans doute un plus grand peintre que Twombly ! La terre ne s'est pas fendue pour englober ce blasphème avec son blasphémateur, même. Dubuffet est probablement un très grand artiste, en effet, mais je pourrais dire de lui ce que Masson, d'après Jean, dit de Mondrian et de beaucoup d'autres : « Je ne suis pas concerné... » ; tandis que tout m'enchantait chez Twombly.

J. s'étonne que lui et moi, qui avons à peu près les mêmes opinions sur la peinture jusqu'à Matisse et Picasso, divergions radicalement sur tout ce qui suit. Il reprend avec insistance, ces jours-ci, une miennette expression du *Matin* sur le "ventre mou" en art, *as opposed* au *tough*. Il dit représenter le "ventre mou", s'en targue, et persévère dans sa défense de Rebeyrolle, de son cher Cottavoz, de Nam, de Lesieur, de l'affreux Gaston-Louis Roux, tellement "dérivatif" que c'en semble une mauvaise plaisanterie, de Mathieu et même de Gruber. Gruber, ah ! Non ! Pas Gruber tout de même !

*

J'ai relu *Les Nouvelles Impressions d'Afrique*, récemment, pour une émission sur Roussel. Mais le mélange de l'imbécile et du génial, là, s'opère selon une formule si bizarre que se forger de nettes convictions, encore une fois, est tout à fait impossible. La matière du discours, le sens, les images, sont constamment stupides, tout modelés qu'ils sont par les stéréotypes les plus vulgaires du temps, les préjugés les plus bas, la culture des petits journaux. La construction du texte est incomparable d'audace et, semble-t-il, d'intuition de ce que sont réellement l'écriture, la lecture, les vrais mouvements de l'œil et de l'esprit. Pourtant la sottise tend à l'emporter, je crois, serait-ce seulement grâce au voisinage de *L'Âme de Victor Hugo*, intéressant document psychologique, peut-être, mais inepte poème, dont rien ne vient racheter, pour le coup, la criante nullité.

Samedi 2 janvier, 2 heures et demie. Le Malagueno dort encore et de nouveau, à côté. Il exagère, tout de même. Bientôt quarante-huit heures que nous ne nous sommes pratiquement pas quittés, et nous n'avons pas échangé cinquante mots, dont quarante-huit au moins étaient les miens. Carlos le Colombien, décidément très sympathique, dit de lui, son ami, belle litote : « C'est un gros dormeur. » *Quite* (sauf qu'il doit peser cinquante kilos). Tant de sommeil n'est-il pas toujours un mauvais signe, quant à "l'âme" ? Dans ces proportions-là, ce semble impliquer une telle incuriosité pour le monde, si peu d'ardeur à vivre ! Bel accord sexuel entre nous, cependant, bien rare, et combien précieux : comme R., comme moi,

ce C. jouit dans le simple face-à-face, corps contre corps, sexe contre sexe, jambes emmêlées, sans besoin d'y mettre la main, si j'ose dire. Enchanté, je n'ai aucun mal à le rejoindre. Cependant, je dois vérifier, de la main tout de même, qu'il s'est bien répandu entre nos ventres, tant c'est de sa part une silencieuse affaire, tandis que je ne puis m'empêcher, moi, de faire un tumulte de tous les diables.

Trois heures et quart. Juste comme j'écrivais de lui, il s'est enfin levé, bien réservé, comme toujours, nettement trop froid pour mon goût. Les efforts de conversation qu'on peut faire, dans ces cas-là, sont forcément ridicules, tant le silence a son intrinsèque dignité, pour exaspérante qu'elle soit. Je ne sais quel hasard me voue, dernièrement, à cette superbe collection d'aphasiques, où brillait déjà Luc, le beau marin du sauna sec. Christophe le Lillois, ce n'était pas qu'il ne voulût rien dire, lui, mais comme il prenait la Seine pour un canal, le Louvre pour une gare et l'Académie française pour une salle de billard, probablement, les échanges intellectuels entre nous n'étaient pas très faciles non plus, ni très riches.

Plusieurs de ces garçons, qui savent vaguement ce que je fais "dans la vie" quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler, au mieux, que de *Tricks*, s'inquiètent à l'idée que je puisse écrire quelque chose sur eux. Pas tout à fait à tort ; mais je transpose, je transpose énormément, change les noms, les occupations, les origines, tout cela d'ailleurs à mon grand regret car la réalité, celle des noms en particulier, par un curieux mien cratylisme tardif, me semble toujours infiniment plus "juste". Cependant le petit milieu où j'évolue dans mes plaisirs, ces temps-ci, a une si étroite base géographique, essentiellement le café mexicain, qu'un habitué de ce noble établissement n'aurait pas grand mal, sans doute, à "reconnaître", en effet, tel protagoniste ou tel autre d'un *journal* si rapidement publié que doit l'être le mien. Faut-il d'ailleurs maintenir ce rythme, explicable, "excusable" sans doute, s'agissant du *Journal romain* — c'est-à-dire d'un projet précis, lié à un séjour spécial —, mais qui n'a plus les mêmes raisons d'être pour la suite des temps ? Il est bien évident que, même si de toute façon l'on ne saurait jamais "tout" dire, le délai prévu de publication influe forcément sur le degré de précision du trait, sur l'angle de prise de vue, sur le "cadrage". Matthieu Galey n'a jamais envisagé qu'une publication posthume, je présume. Mais il ne pensait pas, non plus, mourir si jeune, ni donc que ces portraits acides seraient placés si vite sous le regard de leurs modèles. Encore n'avons-nous jusqu'à présent que le premier volume de son *journal*, le second, qui doit couvrir la période de 1973 à sa mort, étant annoncé pour ce printemps. Cependant Galey tient essentiellement un journal *public* : sa vie personnelle et ses opinions propres tiennent une place relativement réduite dans ces pages, comparée à celle qui revient aux portraits de personnalités, à leurs mots, aux anecdotes les concernant. Les récits de Galey n'ont de raison d'être que confrontés aux personnages nommés,

clairement identifiés, qu'ils mettent en scène. Evoluant dans un monde infiniment plus obscur, je suis mieux libre d'écrire ce que je veux. J'espère que je n'en abuse pas. La malveillance, je crois, n'est pas ma pente (mais l'indignation, si).

Les lettres qui m'arrivent par *Le Matin* ou par la P.O.L sont en général flatteuses, aimables, et souvent elles me font plaisir. Considérant ce matin l'enveloppe de l'une d'entre elles, avant de l'ouvrir, je me mettais en garde contre l'immodestie que risquaient d'entraîner chez moi, croyais-je, les compliments que j'attendais d'elle, en me forçant de prendre en compte la vulgarité insigne de l'écriture et de l'adresse, affreuses pattes de mouche fuyantes et tout en ratures. Or, loin de contenir des félicitations, la lettre n'est qu'une ordurière insulte. Le texte en est bref. Le voici : « Cher Maître, touchez-vous le cul avec votre *Journal romain* (s'il n'est pas trop douloureux). Pauvre Rome sous vos doigts ! » Le gracieux message est anonyme, bien entendu. Puisque j'étais résolu à ne pas me rengorger d'amabilités ainsi calligraphiées, je devrais, en bonne logique, ne me laisser affecter en rien par des injures tellement hideuses, qui annulent d'elles-mêmes, par toute la bassesse qu'elles étalent, leur éventuelle portée. L'ennui, c'est que je n'y parviens pas tout à fait. Qui a bien pu écrire cela ? Peut-être quelqu'un que je vois tous les jours, qui me voit tous les soirs. Vivre sous ce regard-là, ne pouvoir l'identifier, soupçonner tous les regards...

Dans les couloirs du métro République, très pratiqués ces temps-ci pour des raisons étrangères aux nécessités de la circulation souterraine, l'ex-pompier tourné coiffeur a rencontré M., l'ami de Fl., et lui a dit me connaître. Il me fait le récit de cet épisode et conclut : « Pour une fois que je pouvais parler de toi sans qu'aussitôt on fasse la grimace... » Au salon de coiffure, son patron lui aurait dit : « Tu ferais mieux de pas fréquenter ça... » Il faudrait être en béton. On en est loin.

Hier, pendant le dîner, à sept, à la Rotonde, chacun racontait sa nuit de nouvel an, dont tout le monde était enchanté : C. avec un Allemand qui voulait maintenant l'emmener aux Canaries, Ph. de Lille, pour n'être pas en reste (d'autant qu'il avait eu des vues sur l'Allemand de C.), avec deux Français, etc. J'étais dispensé de compte rendu, puisque le Malagueno était à mes côtés. C., le Colombien, vient de m'appeler. Il voulait parler à A., qui était parti quelques minutes plus tôt... « Comment ça s'est passé ? — Bb... bien, bien, je ne sais pas. Il faudrait avoir l'autre opinion... — En tout cas je suis bien content, moi. Cette histoire avait assez traîné... — Ça, on ne pourra pas nous reprocher d'avoir sauvagement brusqué les choses... »

Reste la mèche crantée ; ou plutôt ne reste pas, justement. Tout cela devrait *ne pas* se dénouer au café mexicain. Je crois n'avoir jamais été content d'un lieu de rencontres comme de celui-ci. Malgré ses épisodiques spectacles de travestis, il est tout à fait à mon goût. D'ailleurs ils ne font qu'ajouter, en farce, à tout ce qu'il y a de Marivaux sur ce théâtre : le rythme s'est un peu accéléré, depuis *La Double Inconstance*, les personna-

ges sont plus nombreux, il en est d'un peu plus rustauds que dans *Les Fausses Confidences*, mais voilà tout.

*

Comment naissent les opinions (suite) et les croyances (et comment passent-elles ?) : H. s'est converti jadis à l'islam parce que (mais il ferait peut-être quelque objection à ce *parce que*) il avait un amant pakistanais. Seulement voici que le Pakistanais l'abandonne, maintenant, se marie, épouse une vague cousine que lui envoie de Karachi sa famille. H., dans ces conditions, va-t-il rester musulman ? Voilà la question que je me pose...

*

Sur le nouveau film d'André Téchiné, *Les Innocents*, je n'ai pas grande opinion (décidément...). L'intrigue y est d'une rare complication, les nombreux personnages entretiennent entre eux des rapports également trop abondants, trop complexes dans leur problématique, et qu'on croirait chargés chacun d'illustrer tel ou tel "problème" de la vie sociale d'aujourd'hui. Mais il paraît que cette histoire est inspirée par un fait divers, et donc la réalité, peut-être, était-elle aussi embrouillée que cela, d'une densité apparemment aussi artificielle que celle-ci. Du style ancien de Téchiné, il ne reste là plus grand-chose, et de style en général, même, m'a-t-il semblé, assez peu. Le film m'a surtout intéressé, et surpris, douloureusement, par la violence des rapports sociaux normaux, habituels, si quotidiens, même, apparemment, qu'ils ne surprennent personne dans l'assistance, j'en ai bien peur, et que l'hallucinante incivilité dont ils témoignent semble aller de soi pour la plupart des spectateurs. Cette brutalité du monde et la résignation prudente et désolée qu'on peut seule lui opposer sont également illustrées, à mes yeux, par le visage même de l'actrice principale, Sandrine Bonnaire, dur, fermé, terriblement inexpressif dans son état normal, ou n'exprimant que le malheur, la méfiance, la fermeture au monde, l'in-civilisation. Une autre actrice de Téchiné, Isabelle Huppert, avait déjà ce masque, qu'il doit aimer, de dureté faible, de vulnérabilité refusée, peut-être, qui se change à force de volonté désespérée en pauvre petite face de mur d'orphelinat ou de prison, butée, emphatiquement close. L'effrayant, c'est qu'on voit dans la rue, dans les files d'attente même, à côté de soi, partout, de plus en plus de ces visages-là, qui je le crois passent pour intéressants, poétiques qui sait, *intelligents*. Beaucoup de filles qu'on voit très courtisées en arborent de semblables. Bien entendu, je remarque davantage ce type d'expression, comme d'ailleurs la vulgarité, chez les filles que chez les garçons, car de ce côté-là le désir, éventuellement, ou seulement une idée un peu plus assurée de la beauté, m'embrouillent dans mes observations. Les garçons, par exemple, contrairement aux filles, ne sont pour moi jamais "vulgaires" au

sens premier, simple, *vulgaire* de l'expression. Un garçon boucher, un mécano, un soldat ne sont jamais "vulgaires" comme peut l'être une petite coiffeuse. Il est vrai qu'un coiffeur peut bel et bien être vulgaire. Mais c'est toujours par prétention, sottise, snobisme. La vulgarité, chez les garçons, c'est l'esprit Vuitton, le XVI^e arrondissement, la folie "digniteuse", la "classe" à gourmette et bracelet-montre en or, un certain type de bronzage. Chez les filles ce peut très bien être beaucoup plus directement l'inculture, l'ignorance, la grossièreté du langage, dont je m'accommode nettement mieux, par insigne mauvaise foi, chez les bidasses ou les terrassiers (quoique je ne connaisse pas de terrassiers, hélas!).

À Clermont, la veille de Noël, j'ai vu aussi *Les Keufs*, de Josiane Balasko, je ne sais trop pourquoi, parce que je trouvais sympathique le physique de cette dame, qui joue dans son film, ou bien attachant le nom de son partenaire noir, Isaach de Bankole. Et le film, d'ailleurs, à défaut d'être attachant, lui, car n'exagérons pas, tout de même, est plutôt sympathique, en effet. Il y a bien vingt ans que je n'avais pas vu, au cinéma, en tout cas, et de parti délibéré (plus ou moins), une œuvre de cette catégorie-là, c'est-à-dire que voient beaucoup de gens (je crois) et dont la critique parle à peine. De fait, il n'y a pas de miracle. Esthétiquement, techniquement, visuellement, ce cinéma-là est tout à fait semblable à la production pornographique; européenne, bien sûr, car l'américaine est malgré tout plus lisse, plus adroite, moins heurtée.

Dimanche 3 janvier, 3 heures 20. Loué, mille fois loué, soit le Nom trois fois Saint du Dieu de miséricorde et d'amour! Il n'a pas permis que *Mèche-Crantée* disparaisse pour toujours et à jamais sans laisser d'autre trace dans ma vie qu'un souvenir ébloui désespéré. Enfin si, d'ailleurs, techniquement, la mèche crantée, elle, a disparu d'un samedi l'autre; de sorte que je me suis trouvé face à un extraordinairement beau garçon dont je ne pouvais tout à fait détourner mes regards infidèles, qui mirent un moment à comprendre qu'à l'âme ils étaient fidèles, à l'homme, aux cheveux mêmes, mais plus courts désormais, non sans mèche, mais non plus crantée. Nous parlâmes; à peine, et non sans mal. Un tiers, très involontairement, basque et qui me draguait, m'a facilité la tâche en m'adressant la parole, alors qu'il était, l'imprudent, en la compagnie de mes amours. C'est dire si, pas gêné, je fus prompt à accueillir ses premières avances, à lui répondre, à me rapprocher de lui, d'eux, à m'enquérir des origines et des noms de chacun. L'Aimé nous vient du Portugal. Il y repart demain, se nomme Nuno, vit à Lisbonne. Le Basque lui parlait en espagnol. Désespéré, mû par plusieurs sentiments d'urgence — la Colombie qui m'attendait, l'Andalousie qui me surveillait d'un air sombre, la mauvaise

nouvelle d'un ami français pour l'Aimé, qu'il devait aller retrouver —, n'ayant pas le choix j'ai joué mon va-tout, timidement et non sans un modeste succès. J'ai fait état d'une lusophilie passionnée, dont le ciel m'est témoin qu'elle n'est pas fausse et même de plus en plus vraie, je me suis posé sans le dire comme un pauvre Français avide de correspondance d'entre Tage et Douro, j'ai proposé mon adresse ; on l'agréa, on me dit même aimer écrire. On était allé jusqu'à comprendre que je sollicitais, moi, une adresse en retour, et semble-t-il on n'était pas adverse à m'en offrir. Bêtement, car la bêtise est mon fort, dans ce domaine et dans quelques autres, j'ai mis les choses au point, protesté que je n'aspirais à rien d'aussi beau, que jamais je ne me serais permis de présenter semblable requête ; de sorte que je n'ai pas l'adresse de Nuno, mais qu'il a la mienne. M'écrira-t-il ? En tout cas ce n'est pas un visage sans nom, sans terre, ni sans une mince idée de mon existence. Nous sommes sauvés. La folie complète n'est pas encore pour cette fois...

Le reste ne fut que longs cafouillages, nés du désir de rendre excellent ce qui était déjà très bien, et de tirer à l'excès sur ma chance. N. avait parlé d'aller plus tard à l'Insolite, mais avec son ami français, je crois bien. Je m'étais engagé à mener en voiture le Colombien et le Malagueno au Manhattan. Je l'ai fait. Mais j'ai couru aussitôt après à l'Insolite, pour y perdre une heure ou deux, n'y voir point mon Aimé, retourner finalement au Manhattan. Tout cela ne m'a valu que de me coucher à sept heures du matin, d'avoir blessé le Malagueno, j'en ai peur, et de m'embarquer inconsidérément dans quelques petites intrigues, dont une était portugaise également, mais qui toutes moururent avant d'éclore. Tant pis. Nuno peut m'écrire s'il le veut ; si je n'entends jamais parler de lui, c'est qu'il ne m'aime pas ; à cette idée je puis très bien me faire ; tandis que de l'avoir tout à fait perdu par simple mauvaise volonté du sort m'aurait anéanti.

*

Rien à voir : mais je ne veux pas laisser cette colonne brisée sans un mot qui la ramasse. C'est l'énorme sculpture des Poirier qui marque l'entrée de la région d'Auvergne, et que j'ai vue pour la seconde fois, la semaine dernière, le 23 décembre au soir, avec ma mère, comme nous revenions de Saint-Etienne vers Clermont. On déplore largement à la ronde la monumentalité excessive des travaux récents des Poirier, leur académisme outrancier, leur égarement pompier dans la grande commande officielle. Mais ce monument-là, gigantesque fût tombé et rompu, de proportions que même à Sélinonte on ne rencontre pas, je crois bien, son socle penché, deux ou trois tambours encore en place mais qui commencent à glisser, les autres épars et tous plus hauts qu'un homme, s'espaçant dans l'herbe vers l'inhumain chapiteau, le tout ayant l'apparence du marbre le plus riche, c'est une belle image, et c'est une belle idée pour solenniser le seuil qui fut

